Isabelle Garnier-Mathez.

L'Épithète et la Connivence. Écriture concertée chez les Évangéliques français (1523-1534).

Genève : Droz, 2005, 408 p.

Travaux d'Humanisme et Renaissance 404

Avec cette étude issue de sa thèse de doctorat, l'auteur donne un livre original et stimulant. Il s'agit en effet d'un ouvrage à plusieurs entrées, qui s'inscrit résolument à la croisée de la linguistique, de la littérature et de l'histoire. En s'appuyant sur une vingtaine d'œuvres parues pendant la décennie qui précède l'affaire des Placards (1534), écrites par des auteurs couramment rattachés au mouvement Évangélique (Lefèvre d'Étaples, Guillaume Farel, Marguerite de Navarre, Louis de Berquin, Clément Marot, auxquels s'ajoutent des traductions de Luther et quelques textes anonymes), Isabelle Garnier-Mathez met en évidence dans ce corpus d'importantes convergences concernant le lexique, la stylistique et la pragmatique de l'adjectif épithète. Cette enquête permet de donner corps à son hypothèse de départ : l'existence d'un langage commun, à la fois public et crypté, qui matérialise la « connivence » d'hommes et de femmes partageant une même sensibilité religieuse. L'originalité de cette démarche est évidente : à une « étiquette » forgée par l'histoire religieuse (l'« évangélisme »), l'auteur se propose de trouver une justification non plus théologique, sociale ou rituelle, mais linguistique et stylistique.

La première partie de cet ouvrage donne un double arrière-plan à l'étude qui suit : après un premier chapitre qui permet de faire un point rapide sur l'histoire de l'évangélisme en France ainsi que sur son historiographie récente, un second chapitre situe la question de l'adjectif épithète dans les traités de rhétorique antiques, médiévaux et modernes. Après ces deux chapitres introductifs, l'étude proprement dite commence par une partie consacrée à la sémantique de l'adjectif dans le discours évangélique. La récurrence de quelques adjectifs-clés signale une prédilection concertée chez les auteurs considérés : les emplois répétés de « vrai », « seul », « vive foi », l'antithèse axiologique « humain/divin » ou « céleste/terrestre », au premier abord anodins, apparaissent comme des marqueurs de sensibilité religieuse. Dans la troisième partie, l'approche sémantique se précise grâce à une étude rhétorique et stylistique : les jeux d'antithèses et de répétitions qui mobilisent ces épithètes sont disséqués avec minutie dans les textes retenus ; la réflexion se focalise ensuite sur le recours à l'épithète dans les figures de la métaphore, de l'*emphasis* et de l'épexégèse, et l'auteur réfléchit enfin sur l'écriture évangélique du lieu commun.

Depuis les travaux de Pierre Imbart de la Tour, l'existence et la définition du mouvement évangélique a fait l'objet d'importants débats parmi les historiens.

Isabelle Garnier-Mathez retrace cette historiographie complexe dans son premier chapitre. Elle ne se limite pas à un travail doxographique, puisqu'elle prend parti sur ces questions en rejoignant sans ambiguïté ceux qui parmi les historiens défendent l'idée qu'a existé, au-delà d'une simple sensibilité évangélique, un véritable réseau d'écrivains, de libraires et de protecteurs, regroupé autour de Marguerite de Navarre (33). Cette thèse justifie le projet de l'auteur de mettre au jour une « écriture concertée » qui soit, davantage que le reflet d'une simple vision du monde ou d'une sensibilité religieuse, le véritable vecteur d'une action militante.

L'écriture commune des Évangéliques peut être décrite comme un « idéolecte » ou comme une « langue de village », suivant qu'on se tourne vers la linguistique (C. Kerbrat-Orecchioni) ou vers l'ethnométhodologie (p. 13). En s'appuyant sur un échantillon représentatif du corpus évangélique pour la décennie 1523–1534, Isabelle Garnier-Mathez s'intéresse à l'emploi de l'adjectif épithète et dégage certaines spécificités marquantes d'ordre sémantique, stylistique et pragmatique. Cette démarche conduit l'auteur à privilégier la synchronie sur la diachronie, et l'écriture collective sur les œuvres individuelles. À l'inverse des travaux de certains historiens (par exemple Mario Turchetti ou Thierry Wanegffelen), qui ont porté leur attention sur la complexité sinueuse des itinéraires individuels à l'époque de la construction des appartenances confessionnelles, Isabelle Garnier-Mathez met l'accent sur les convergences et considère moins les auteurs et leur évolution propre que les textes, choisis comme autant d'échantillons d'une écriture collective. Centrée sur la décennie 1523–1534, son étude s'abstrait délibérément de toute perspective chronologique longue, dans sa partie principale du moins. Sur d'autres points, au contraire, elle adopte une approche diachronique : sur l'historiographie moderne de la notion et du terme d'évangélisme (25–38) ; sur l'émergence et les acceptions du terme « évangélique » au XVI^e siècle (40–49), sur la rhétorique de l'épithète de l'Antiquité au XVI^e siècle (57–91).

On s'attend assez à ce qu'une étude stylistique mette en vedette l'adjectif, partie du discours particulièrement apte à exprimer la sensibilité et les valeurs implicites du locuteur. Il est plus original d'y voir le vecteur d'une identité collective, à la fois religieuse et idéologique. Il s'agit de plus d'une sensibilité émergente, à une époque où les frontières confessionnelles sont en voie de définition. Les adjectifs retenus comme les marqueurs de cette sensibilité collective frappent par leur petit nombre, leur forte récurrence, et leur extrême richesse sémantique. L'un des grands intérêts de ce livre est de forcer le lecteur à prêter attention à des mots en apparence simples et transparents (« vrai », « seul », « vif » ...) pour y déceler des implications théologiques fondamentales. Dans un contexte de forte différenciation vis-à-vis de

la doctrine traditionnelle, les textes évangéliques structurent leur écriture autour de champs sémantiques antithétiques : à la doctrine « humaine », « mondaine », « diabolique », « fausse », « folle », « vaine », s'oppose la foi « vraie », « saine », « véritable », « ferme ». « Évangélique » fonctionne ici comme l'hyperonyme de tous les adjectifs choisis par les auteurs pour souligner ce qui les sépare de la religion traditionnelle (103). Si la foi évangélique est « vive », c'est par opposition à la doctrine « morte » de l'Église institutionnelle ; si son Dieu est « vrai », c'est par opposition tacite au Dieu travesti du catholicisme majoritaire ; s'il est « le seul Dieu », c'est par allusion aux réticences qui s'expriment dans la nouvelle sensibilité face au culte des saints. Mais le retour obsédant de ces épithètes dans le discours évangélique signale aussitôt un dépassement de la valeur simplement dénotative de ces termes : il ne s'agit plus bientôt de s'opposer à un autre discours, mais plutôt d'utiliser ces adjectifs en un sens plein, laudatif, poétique, à des fins d'éloge et d'amplification. « Seul » devient ainsi l'équivalent d'un nouveau « nom divin » (140) : Dieu est le seul, l'unique — autre manière de confesser son excellence et sa supériorité sur tout ce qui existe. La récurrence de ces adjectifs est aussi analysée dans sa dimension pragmatique : le martèlement des « seul », « vrai » ou « vif » est autant à comprendre comme un signe de ralliement que comme un moyen de persuasion et une arme rhétorique au service de la catéchèse : chaque adjectif en vient alors à constituer comme un résumé concentré des vérités de la foi évangélique. L'auteur analyse ainsi les fondements d'une véritable poétique de la répétition, à l'œuvre dans les textes en vers comme dans la prose, qui peut parfois se réclamer explicitement du style homérique (288).

La délimitation du corpus de référence (justifié 49–55) appelle peut-être quelques réserves. Il se limite à une vingtaine de textes, écrits par une demi-douzaine d'auteurs et quelques anonymes. Le parti pris de rapprocher des textes en prose et des textes poétiques paraît pleinement justifié, étant donné la perspective adoptée : il s'agit d'étudier, indépendamment du genre littéraire utilisé, le déploiement du discours évangélique en tant que tel, qui se caractérise par sa visée catéchétique : il cherche avant tout à diffuser une vérité et à affermir une croyance. On s'étonne davantage de la prise en compte un peu marginale des correspondances privées : elles semblent pourtant un lieu privilégié d'étude à qui s'intéresse à l'étude des phénomènes de connivence dans le discours. Dans le corpus retenu, on remarque la prédominance de Lefèvre d'Étaples et de Marguerite de Navarre ; on y regrette l'absence de Rabelais (écarté 51) et la quasi absence de Marot (représenté par un seul texte, la *Déploration sur le trépas de Florimond Robertet*). Ces auteurs posent certes des problèmes spécifiques ; mais la logique d'échantillonnage qui a présidé

à la constitution du corpus d'étude pouvait sans doute permettre d'intégrer des passages bien délimités de ces deux œuvres évangéliques majeures. Au total, cet échantillon est représentatif et suffisant pour mener des analyses stylistiques précises. Il est sans doute un peu frêle pour généraliser les conclusions qu'on peut en tirer à l'ensemble du mouvement évangélique. De plus, ce corpus n'est pas systématiquement comparé à d'autres ensembles de référence : il serait intéressant de généraliser les rapprochements ponctuels qui sont consentis avec les textes de Luther, et de comparer plus longuement les textes évangéliques avec les textes catholiques de la même période : quel emploi font alors les théologiens conservateurs des adjectifs en question ou de leurs correspondants latins ? Un détour plus systématique par le corpus adverse pourrait permettre de valider un certain nombre d'hypothèses qui sont faites dans cette étude sur la spécificité des tours de langages affectionnés par les Évangéliques.

Il faut sans doute placer l'intérêt de ce travail non pas dans la confirmation ou non de l'existence d'un « réseau » évangélique et dans sa délimitation (ce qui reste du ressort de l'histoire et de ses méthodes d'investigation), mais dans la mise au point très appréciable d'outils à la fois théoriques et contextuels de pragmatique historique, qui permettent de mieux comprendre comment quelques personnes partageant une croyance peuvent créer une langue apte à les réunir, à fédérer leur combat et à diffuser leur pensée. Au total, cette belle enquête apporte un éclairage nouveau et précis sur la stylistique de l'adjectif dans les textes de la Renaissance ; elle tisse aussi des liens inédits entre théologie et littérature. On ne lira plus les épithètes de Marguerite ou de Marot de la même manière.

ALEXANDRE TARRÊTE, *Université de Paris IV – Sorbonne*

Mireille Huchon.

Le français au temps de Jacques Cartier.

Rimouski : Tangeance, 2006, 93 p.

Dans *Le français au temps de Jacques Cartier*, M. Huchon présente une étude linguistique et stylistique du *Brief recit*, un ouvrage qui relate le second voyage de Jacques Cartier en Nouvelle-France — un ouvrage riche d'enseignements sur le plurilinguisme et la variation linguistique au XVI^e siècle que l'érudite française nous décortique avec un rare bonheur. Publié en français à Paris en 1545, ce récit n'a pas joui d'un grand rayonnement, si bien qu'en 1609, Marc Lescarbot soulignait déjà l'oubli dans lequel le récit était tombé. Il aurait probablement eu plus de succès s'il